

laGazette

DE MONTPELLIER

18 octobre 2018

ACHAT OR www.argormontpellier.fr
Pièces • Lingots or et argent • Bijoux or récents • Bijoux anciens • Diamants
Débris or • Alliage dentaire • Platine palladium • Montres de marque

ARGOR
18, rue des Étuves • Montpellier • 04 67 66 09 58
Du lundi au samedi de 10h à 12h30 et de 14h à 19h

VENDEZ EN TOUTE CONFIANCE



TORTUES CAOUANNES

Pourquoi elles ont pondu à Maguelone

Pages 18 et 19



laGazette

DE MONTPELLIER 1,50€

N° 1583 Du jeudi 18 au mercredi 24 octobre 2018 - lagazettedemontpellier.fr



LES FOLLES CONFESSIONS DE MONSIEUR CINEMED

Henri Talvat,
cofondateur il y a 40 ans
du Festival du cinéma
méditerranéen

Pages 26 à 31

PHOTO: HENRI-MARC ROSSIGNOL



R 27953 - 1583 - 1,50 €



HABILLEUR - CHASSEUR

ESCASSUT

WINTER COLLECTION

GANT • LACOSTE • TOMMY HILFIGER • ST JAMES • LEVIS • GSTAR • DIGEL
GEOX • TIMBERLAND • PARABOOT • MEPHISTO • LLOYD • CAT

25, RUE DES ÉTUVES (Tram observatoire) • MONTPELLIER
04 67 66 00 00 • www.escassut.fr

SUIVEZ-NOUS



SCOTCH & SODA

Cinemed pratique

Du 19 au 27 octobre au Corum, au centre Rabelais et dans les cinémas partenaires. Programme et réservations : cinemed.tm.fr
 Tarif : de 3,90 € à 12 € selon les séances.

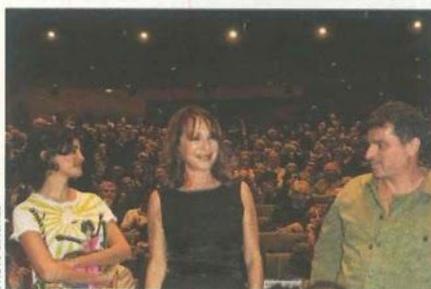


BERNARD BLIER, GEORGES FRÈCHE, MARIO MONICELLI, "MES CHERS AMIS", 1985
 "C'est Georges Frèche qui nous a fait décoller. Peu après son élection à la mairie, il est venu un soir aux Rencontres du cinéma italien. Il était au fond de la salle de cinéma Le Club. À la sortie, il nous a pris à part avec Pierre Pitiot: "Il faut voir plus grand, plus méditerranéen, plus..." Frèche, quoi!"



ISABELLE ADJANI, "CAROLE MATTHIEU", 2016.
 Invitée par le maire Philippe Saurel, Isabelle Adjani vient à Montpellier présenter *Carole Matthieu*, un drame social sur la souffrance en entreprise. Une invitée de marque pour le festival, qui a souvent "opposé cinéphilie et paillettes". "Pour nous, le cinéma est un art alors que, pour d'autres, il est une simple occasion de se montrer", estime Henri Talvat.

PHOTO PALL PLAISANCE



AUDREY TAUTOU, NATHALIE BAYE, PIERRE SALVADORI, "DE VRAIS MENSONGES", 2010.
 Instant glamour à Cinemed en 2010, pour la présentation du film *De vrais mensonges* tourné à Sète. Cinemed fait chaque année la promotion des films tournés dans la région avec une section dédiée, baptisée "Regards d'Occitanie".

PHOTO CINEMED



SRDAN KARANOVIC, RAJKO GRLIC, PIERRE PITIOT, EMIR KUSTURICA, GORAN MARKOVIC, 1989
 "Notre plus grande fierté, c'est d'avoir déniché Emir Kusturica. Quand nous l'avons reçu la première fois, c'était juste avant sa Palme d'or, il n'était pas connu." Le cinéaste est ici aux côtés de ses compatriotes yougoslaves, devant l'affiche du *Temps des gitans*.

PHOTO CINEMED



HENRI TALVAT ET GIULIETTA MASINA, 1988.
 En 1988, les spectateurs acclament Giulietta Masina, l'épouse de Federico Fellini et héroïne de *La Strada*. "Elle était sur scène et nous lui avons remis un trophée, une Antigone d'honneur. Cette statue était si lourde que Giulietta n'est pas parvenue à la soulever, et quand elle y est arrivée, on a eu l'impression qu'elle allait traverser le plancher avec! Les spectateurs hurlaient de rire."

PHOTO JACQUES FAUCHER-CINEMED



ENQUÊTE CINEMED : 40 ANS DE CINÉPHILIE

L'ENTRETIEN

Les confessions d'Henri Talvat

Pierre Pitiot, Sergio Leone, Emir Kusturica... Cofondateur du Festival du cinéma méditerranéen, ancien prof de maths et ex-adjoint à la culture de Georges Frêche, Henri Talvat raconte quarante éditions de Cinemed. Pas triste.

La Gazette : Vous avez 76 ans et Cinemed en est à sa 40^e édition : ça commence à faire âgé... Est-ce que le festival n'a pas tendance à vieillir avec vous ?

Henri Talvat : Pas du tout ! Regardez le programme ! Les deux tiers des films que nous projetons sont réalisés par de jeunes réalisateurs. Bon, pour Guédiguian, ce n'est pas pareil : il nous a accompagnés pendant quarante ans, cette amitié vaut bien l'hommage que nous allons lui rendre.

Quand vous avez créé le festival avec Pierre Pitiot, vous pensiez atteindre les quarante éditions ?

Non, ce n'était pas notre préoccupation. Nous étions une bande de cinglés du cinéma, il y avait Pierre Pitiot, Michèle Driguez, qui est toujours là, Hubert Corbin, Jacques Faucher et puis, plus tard, René Picard, qui était le patron du cinéma Le Club (1). Nous avions repris les rênes du ciné-club Jean-Vigo que des communistes avaient lancé après la guerre. Notre passion pour le cinéma s'accompagnait d'un idéal : faire partager la culture, en l'occurrence le cinéma d'art et d'essai, au plus grand nombre. Nous étions des militants de la culture populaire. Et c'est toujours notre idéal ! Nous avons ensuite créé la semaine de la seconde chance, où nous passions des films qui méritaient qu'on les représente. Puis cette bande a créé les Rencontres du cinéma italien qui se sont transformées en festival.

On dit que c'est Georges Frêche qui vous a demandé de vous lancer dans un vrai festival ?

Disons que c'est lui qui nous a fait décoller. Peu de temps après son élection à la mairie de Montpellier (2), il vient un soir aux Rencontres du cinéma italien. Je m'en souviens, il était au fond de la salle du cinéma Le Club avec sa femme Claudine. Il assiste à la projection, puis au débat. À la sortie, il nous prend à part avec

Pierre Pitiot : "Il faut voir plus grand, plus méditerranéen, plus..." Frêche, quoi ! Et le festival a pris une autre dimension quand le Corum a ouvert (3). Après, le concept "Cinéma méditerranéen Montpellier", il est de moi.

Georges Frêche n'a pas toujours été tendre avec vous : il vous a notamment reproché le peu de retombées nationales du festival. Comment expliquez-vous que la presse parisienne semble bouder Cinemed ?

Eh, cette année nous sommes en partenariat avec *Télérama*, Arte et France Inter, pas mal non ? Mais, c'est vrai, il a toujours été difficile d'accrocher les médias nationaux. Pourquoi ? Je dirais qu'on est loin de Paris. Ce n'est pas de la blague, un exemple : une année, nous organisons une rétrospective consacrée au péplum, une programmation du tonnerre, pas un mot dans la presse ! Quelques jours plus tard, les mêmes films sont programmés à l'affiche d'un vague festival de Seine-et-Oise et, là, *Le Monde* s'extasie.

Georges Frêche vous a aussi reproché de ne pas faire assez glamour, "strass et paillettes" : c'est votre côté ciné-club qui vous en empêche ?

On n'est pas non plus des pisses-froid, hein ! Mais, pour nous, le cinéma est un art, alors que pour d'autres, il est une simple occasion de se montrer. Attention, Frêche nous a toujours soutenus. Cinemed, c'est comme la Méditerranée : il y a des moments de calme et des moments de tempête. Et pendant les tempêtes, il a toujours été là.

Vous voulez dire quand les finances du festival étaient en basses eaux ?

Oui.

Vos relations avec son prédécesseur François Delmas, homme de

droite, avaient été plus difficiles : c'est vrai qu'il vous a censuré ?

Et comment ! Au ciné-club nous voulions programmer *Le Vent dans les Aurès* (4) dans lequel le réalisateur algérien Lakhdar Hamina raconte le combat d'une mère face à l'armée française qui a rafié son fils. La projection était prévue au Royal, rue Boussairolles. Delmas a pris le prétexte, fallacieux, que les pompiers ne pouvaient y accéder pour interdire la soirée. Lui avait été du côté de l'Algérie française. Vous savez, c'est l'époque où nous nous opposions à l'extrême droite qui, dans les rues de Montpellier, faisait des ratonnades. Je le répète, des ratonnades !

Au début du festival, vous faisiez la part belle à la comédie italienne : ça ne gênait pas le trotskiste que vous étiez de promouvoir la futilité ?

Ah, pas du tout ! D'abord, nous n'étions pas que des gauchistes : Pierre Pitiot était plutôt de droite, même si, après, il a changé. Et puis, ça a fait partie des grands débats que nous avons eus. Flash-back, si vous voulez bien : après la guerre, les réalisateurs italiens montrent la misère sociale dans des films très réalistes, c'est ce qu'on appelle le néoréalisme. Ils fabriquent des chefs-d'œuvre, mais le grand public n'est pas au rendez-vous. Alors leurs successeurs se lancent dans la comédie, mais derrière cette comédie, il y a la satire sociale : la comédie italienne n'est pas futile.

Vous projetiez aussi des westerns-spaghettis et vous avez même invité Sergio Leone (5), le pape du genre : les cinéphiles vous l'ont reproché...

Là aussi, il y a eu débat. Mais je vais vous raconter ce qui s'est passé avec Sergio Leone, qui était déjà une star

quand nous avons voulu le faire venir. Nous prenons contact avec lui : il nous fait répondre qu'il voyagera en avion privé et tutti quanti. C'était mal barré. Entre-temps Hubert Corbin, qui était notre tête chercheuse pour les invités, se fait pote avec le chef des décors du maître. Alors, finalement, Sergio Leone est venu dans un avion de ligne et tout s'est bien passé. Sur ses westerns, quand les gens disaient "spaghettis", ce n'était pas un compliment. Mais ils n'avaient rien compris, car Sergio Leone ne faisait pas des pastiches de western, il a carrément réinventé le genre !

"CINEMED, C'EST COMME LA TRÈVE DES J.O. : LES ARMES SONT LAISSÉES À L'ENTRÉE."

Alors qu'Israël était montré du doigt, notamment pour son occupation des Territoires palestiniens, vous avez continué à inviter des réalisateurs israéliens, comme Amos Gitai : c'était de la provocation de votre part ?

Non. Cinemed, c'est pour nous comme la trêve des Jeux olympiques à Athènes : les armes sont laissées à l'entrée. On peut tout se dire, mais sans violence. De plus, les réalisateurs israéliens que nous invitons sont d'accord avec les Palestiniens. Une année, nous avons réussi à réunir Youssef Chahine, le réalisateur égyptien, Amos Gitai et Michel Khleifi, le réalisateur palestinien : c'est l'une de nos plus grandes fiertés. Et au-delà de ça, Amos Gitai est un grand réalisateur.

Vous avez pâti de cette ouverture d'esprit : on dit, par exemple, que des réalisateurs algériens vous l'ont fait payer...

Une année, des réalisateurs algériens nous ont dit : s'il y a des Israéliens à Cinemed, nous ne viendrons pas. Nous n'avons pas cané, et ils n'ont pas participé. Et puis, voyant le succès du festival, deux ans, après ils sont revenus.



Henri Talvat en 1996.



En 1998.



PHOTO: HENRI-MARC ROSSIGNOL

Henri Talvat aujourd'hui: "Au début, notre passion pour le cinéma s'accompagnait d'un idéal: faire partager la culture, en l'occurrence le cinéma d'art et d'essai, au plus grand nombre. Nous étions des militants de la culture populaire. Et c'est toujours le cas!"

En pleine guerre des Balkans, vous avez couronné le Serbe Goran Markovic, pour son film *Tito et moi*, en voilà une vraie provocation, non ?

C'est une autre histoire, ça. Ce film dénonçait avec tendresse et ironie le pouvoir de Tito (6) et la mainmise des Serbes sur le reste du pays. Beaucoup de gens n'ont rien compris, ils nous sont tombés dessus en disant que nous étions pro-serbes. Même Jacques Blanc, le président de la Région, de droite, s'y est mis ! Et puis, je vais vous dire : le jury est toujours souverain.

En parlant de jury, vous avez eu quelques surprises avec certains présidents ?

Ah, il y a eu l'épisode de l'écrivain albanais Ismail Kadaré. On va le chercher à Marseille et la première chose qu'il nous dit quand il arrive ici : "Où est mon enveloppe ?" Nous lui avons répondu que ce n'était pas le genre de la maison. Une autre fois, le président, le réalisateur roumain Lucian Pintillie, insultait tous les membres du jury : il a fallu physiquement que j'intervienne pour séparer tout ce beau monde.

Il y a aussi de grands moments, par exemple celui où, en 1988, les spectateurs debout acclament

Giulietta Masina, la femme de Fellini, l'héroïne de *La Strada* (7) : vous vous souvenez de ce qu'elle vous a dit ?

Ce dont je me souviens, c'est que les spectateurs se pissaient de rire. Voici l'histoire : elle est donc sur scène, et nous, avec Pitiot, nous arrivons pour lui remettre un trophée, un Antigone d'honneur. Cette statue est si lourde que Giulietta ne parvient pas à la soulever, et quand elle y arrive, on a l'impression qu'elle va traverser le plancher avec ! Nous avons retrouvé la statue dans sa chambre d'hôtel après son départ. Quelle rigolade ! Nous l'avions invitée surtout parce qu'on nous avait dit : "Si vous voulez avoir Fellini, invitez aussi sa femme." Nous les invitons donc tous les deux, mais à ce moment-là, Bernardino Zapponi, un scénariste qui connaissait bien le couple, nous révèle : "Il ne viendra pas ! Justement parce que vous avez invité sa femme..."

Quel est le personnage qui vous a le plus marqué : Ugo Tognazzi, dont vous parlez souvent ?

Il y en a tellement... Les frères Taviani (8) avec qui on pouvait par-

ler de tout et surtout de cinéma, Ettore Scola (9) qui était cardiaque et ne se déplaçait jamais sans son frère médecin. Tognazzi, lui, était venu avec Bernard Blier pour présenter le film de Mario Monicelli, *Mes chers amis* (10). Et voilà que chaque après-midi de son séjour ici, il pénétrait dans sa chambre de l'hôtel Métropole avec une jeune femme, française. Entre nous, on se disait, mi-goguenards, mi-admiratifs : "Quelle vitalité !" Mais on a appris que cette jeune femme était une répétitrice. Tognazzi devait

"AURÉLIE FILIPPETTI A UN BON CARNET D'ADRESSES ET ÇA NOUS SERT."

n'était pas encore reconnu.

Aurélie Filippetti est à présent la présidente du festival : finalement, elle vous a piqué votre place ?

Pas du tout ! Moi, je suis président d'honneur et ça me va très bien, je remercie Philippe Saurel d'avoir organisé les choses ainsi. Aurélielle se donne pour le festival, elle a un

bon carnet d'adresses et ça nous sert. Et je rappelle qu'elle est de Villerupt, en Lorraine : il y a là-bas un festival de cinéma italien de qualité avec lequel nous sommes en contact. Et puis elle a compris l'esprit du festival : avec le directeur Christophe Leparç, et tous les autres, nous formons une équipe dont elle fait à présent partie. C'est le secret de la réussite de Cinemed. ■

Propos recueillis par Julien Darve et Henri-Marc Rossignol

- (1) *Près de l'université Paul-Valéry. Aujourd'hui l'Utopia.*
- (2) *En 1977.*
- (3) *En 1988.*
- (4) *Sortie en Algérie : 1966, sortie en France : 1969.*
- (5) *"Le Bon, la Brute et le Truand", "Il était une fois dans l'Ouest"...*
- (6) *Josip Broz Tito (1892-1980), dirigeant communiste qui parvient à réunifier la Yougoslavie en 1945, pays qu'il dirige jusqu'à sa mort.*
- (7) *Lion d'argent à la Mostra de Venise en 1954, Oscar du meilleur film en langue étrangère en 1957.*
- (8) *Réalisateur, notamment, de "Padre padrone", Palme d'or à Cannes en 1977.*
- (9) *Réalisateur, notamment, de "Nous nous sommes tant aimés", 1974, "Affreux, sales et méchants", 1976, "Une journée particulière", 1977.*
- (10) *1975.*
- (11) *Emir Kusturica, réalisateur, notamment, de "Papa est en voyage d'affaires", Palme d'or à Cannes en 1985, du "Temps des gitans", 1988, et de "Underground", 1995.*

CINÉ EXPRESS

• **Son premier film:** *Hamlet*. Enfant dans les rues de Rennes, il l'a vu devant la vitrine d'un marchand de télé.

• **Son film préféré:** *Citizen Kane*. Ado à Montpellier, il l'a vu chaque jour pendant toute une semaine, il en connaît tous les plans et toutes les répliques par cœur.

• **Sa consommation cinématographique:** trois films par jour.

• **Le dernier film qu'il a aimé:** *Thunder Road* de Jim Cummings, vu il y a quelques semaines au Diago.



ENQUÊTE CINEMED : 40 ANS DE CINÉPHILIE

"Le Guépard" de Luchino Visconti.



PHOTO CÉLINE ESCOLANO

Ancienne ministre et ex-députée, Aurélie Filippetti a fréquenté le Festival du film italien de Villerupt, la ville où elle est née, et a présidé le Festival international de cinéma de Marseille.

ITALIE

Cinemed célèbre ses racines

Cinemed n'a pas oublié son passé de festival consacré au cinéma italien. Son héritage transalpin se retrouve dans la programmation de cette édition anniversaire. L'Italie ouvre avec une curiosité : la projection des deux premiers épisodes d'une série TV, *Il Miracolo*, une production inédite de la chaîne Arte. "Une série de grande qualité", explique Christophe Leparc, directeur de Cinemed, créée par des réalisateurs de cinéma.

Chefs-d'œuvre. L'Italie est également à l'honneur dans la projection de neuf classiques du cinéma méditerranéen qui ont marqué la programmation de Cinemed. Sept de ces films sont italiens, comme *Le Guépard* de Luchino Visconti (photo), *Le Bal* d'Ettore Scola ou la célèbre *Dolce Vita* de Federico Fellini. Le festival, qui à sa création, en 1978, s'était érigé en défenseur de la comédie à l'italienne, organise par ailleurs une programmation spéciale avec treize films représentatifs de ce style cinématographique (*Le Pigeon* de Mario Monicelli, *Le Veuf* de Dino Risì...). Comencini, Scola, Germi... : tous ces réalisateurs, "qui faisaient du comique sur la misère humaine", comme l'explique le président d'honneur Henri Talvat, sont passés par Montpellier. Une rencontre autour de la comédie italienne sera par ailleurs animée par Giona Nazzaro, journaliste et directeur de la Semaine de la critique du Festival de Venise (vendredi 26 à 17h, espace Joffre 1 du Corum).

Leader. Enfin, l'ancien maire de Rome, Walter Veltroni, présentera son documentaire sur la vie et le parcours politique d'Enrico Berlinguer, leader du Parti communiste italien de 1972 jusqu'à sa mort en 1984 (*Quando c'era Berlinguer*, mercredi 24 à 21h, salle Rabelais). Il sera également reçu par la présidente du festival Aurélie Filippetti et par le maire Philippe Saurel pour une rencontre dédiée (jeudi 25 à 11h, salle Rabelais). ■

Julien Darve

Aurélie Filippetti : "Le festival a pris une dimension importante"

Présidente de Cinemed depuis 2016, l'ancienne ministre de la Culture, Aurélie Filippetti, a permis au festival de gagner en visibilité médiatique. Entretien.

Lors de votre arrivée en 2016, le directeur de Cinemed, Christophe Leparc, avait déclaré : "Avec elle, nous sommes passés dans une catégorie médiatique supérieure." Qu'est-ce qui a changé depuis que vous avez pris la présidence du festival ?

Mon rôle a été de lui donner plus de rayonnement, notamment en développant des partenariats. Cette année, nous travaillons avec France Inter pour la première fois. C'est un gros coup très important pour nous. Nous travaillons également avec Arte, dont la série *Il Miracolo* (sur la découverte, en Italie, d'une statuette de la Vierge pleurant des larmes de sang, N.D.L.R.) fera la soirée d'ouverture. C'est la première fois que l'on va projeter une série en ouverture d'un festival de cinéma. Cela permet de montrer que la série est un genre qui se renouvelle. Il y aura également la présence, comme invitée d'honneur, de Clotilde Courau, qui nous fait l'amitié de venir. C'est une grande actrice dont nous présente-

rons les films *Le Poulpe* et *L'Ombre des femmes*. Mais nous avons également cherché à être dans la continuité de ce qui a été fait avant. Nous travaillons toujours avec nos partenaires Audiens et la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques), par exemple.

Quel regard portez-vous sur l'évolution du festival, qui fête cette année ses 40 ans ?

Le festival a pris une dimension importante. Sa qualité incite les réalisateurs à y revenir chaque année. Il a aussi ses fidèles, comme Robert Guédiguian (qui préside le jury cette année et fera l'objet d'une rencontre publique le lundi 22 à 16h, N.D.L.R.). Pour cette édition, j'ai aussi demandé à l'ancien maire de Rome, Walter Veltroni (2001-2008), de venir. C'est un réalisateur qui a fait beaucoup pour la culture en Italie et est à l'origine du Festival international du film de Rome, fondé en 2006. Il est le symbole de la politique culturelle italienne (il sera présent pour la projection de son documen-

taire *Quando c'era Berlinguer* les mercredi 24 et jeudi 25, N.D.L.R.).

Que pensez-vous de cette édition 2018 ?

C'est une très belle sélection, avec une grande diversité de films sociaux, comiques, roumains, espagnols, etc. C'est cette variété qui fait la qualité de la programmation officielle. Nous avons aussi pas mal d'avant-premières avec les films de Kheiron (*Mauvaises herbes*), Alexis Michalik (*Edmond*) et Pierre Salvadori (*En liberté!*) notamment. Comme ce sont les 40 ans, nous organiserons une rétrospective des grands films qui ont marqué l'histoire de Cinemed, à l'image du *Guépard* de Luchino Visconti et du *Temps des gitans* d'Emir Kusturica. C'est l'occasion de revoir ces films gigantesques !

Depuis votre prise de fonction en 2016, vous venez régulièrement à Montpellier. Que pensez-vous de la ville ?

J'aime beaucoup Montpellier, je m'y sens bien. J'y viens plusieurs fois par an, j'y ai des amis. Je profiterai d'ailleurs de ma venue à Cinemed pour dédicacer mon dernier livre, *Les Idéaux*, à Sauramps le samedi 20 (de 15h à 16h30 à Sauramps-ville, N.D.L.R.). ■

Propos recueillis par Mélanie Bulan

LONGS MÉTRAGES

Les coups de cœur de la rédaction

La Gazette a sélectionné quatre films parmi les dix en compétition.

LES MÉTÉORITES, UN FILM "MADE IN MONTPELLIER"

Tourné intégralement dans l'Hérault et dans l'Aude entre le 14 août et le 27 septembre 2017, *Les Météorites* met la région à l'honneur en filmant Béziers, Valras, Bédarieux, Murviel, Marseillan, Mèze, le lac du Salagou et bien sûr Montpellier. Son jeune réalisateur, Romain Laguna, est un Montpellierain passé par les bancs de l'université Paul-Valéry avant de rejoindre la Fémis (École nationale supérieure des métiers de l'image et du son) à Paris. "Les acteurs principaux sont quasiment tous originaires de la région Occitanie", assure-t-on du côté de Languedoc-Roussillon Cinéma, qui cite Zoé Cortès, Nathan Le Graciet, Bilal Agab, Oumaina Lyamour, Rosy Bronner et Camille Lignon. "Romain Laguna est un réalisateur que l'on suit depuis longtemps, explique le directeur de Cinemed, Christophe Leparc. Son court-métrage *J'mange froid* avait déjà été sélectionné par le festival en



PHOTO CINEMED

2017." *Les Météorites* raconte l'histoire d'une jeune fille qui croit voir un de ces corps rocheux traverser l'atmosphère. "C'est un très joli portrait d'une adolescente qui se cherche, dévoile Christophe Leparc. La réalisation est très poétique. C'est d'un romantisme frappant. Mais aussi d'une cruauté

et parfois d'une crudité qui ancre le film dans la réalité." Cinemed avait déjà mis Montpellier à l'honneur l'année dernière en sélectionnant Luna d'Elsa Diringer, tourné sur le Clapas. "Il y a de plus en plus de talents dans la région", estime ainsi le directeur du festival. ■

Mélanie Bulan

LA TRANSMISSION DE VALEURS COMME FIL CONDUCTEUR
Cette année, Cinemed met à l'honneur des films abordant le sujet de la filiation. Dans *Les Météorites*, Nina est livrée à elle-même. Dans *Sibel*, le père de l'héroïne est partagé entre son amour pour ses enfants et les contraintes que lui impose son rôle de chef de communauté. Dans *La Charge*, le héros, pétri de culpabilité, se confronte à son fils. Autant d'histoires poignantes autour de la transmission des valeurs.

COURTS-MÉTRAGES

Prix du public La Gazette-Titra Film, mode d'emploi

C'est nouveau ! Pour cette 40^e édition, La Gazette de Montpellier s'associe à la compétition des courts-métrages. Le journal décernera un prix de 1000 € au réalisateur plébiscité par le public, tandis que la société de production TitraFilm remettra au gagnant 500 € de prestation sous-tirage. Concourent les 21 films en sélection officielle, ainsi que 12 films supplémentaires dans une section intitulée "panorama". "Il y aura quatre programmes d'environ une heure trente, compilant cinq courts-métrages. Ils seront diffusés deux fois pendant le festival", nous explique Michèle Driguez, responsable de la programmation courts-métrages de Cinemed. À chaque fin de séance, les spectateurs déposeront leur bulletin de vote dans une urne.

Panachage. Cette année, 600 films ont déposé leur candidature. "Nous essayons de panacher entre fictions, documentaires, comédies, drames et animations (comme, en photo, *Cyclistes* du Croate Veljko Popovic). La qualité est le critère prioritaire, mais nous tâchons aussi de représenter un maximum de pays", ajoute Michèle Driguez. La plupart des réalisateurs seront présents lors des séances pour discuter avec le public. Tous les prix seront décernés le samedi 27 octobre à 20h à l'opéra Berlioz lors de la cérémonie de palmarès. J.D.

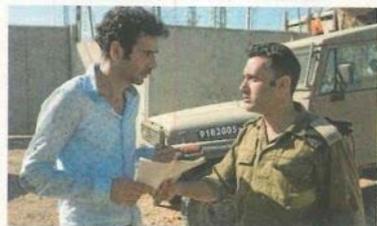


PHOTO CINEMED

TEL-AVIV ON FIRE, COMÉDIE AUDACIEUSE

Une comédie sur les relations israélo-palestiniennes ? C'est le pari de *Tel-Aviv on Fire*. Scénariste d'un soap opera à succès, le Palestinien Salam croise la route d'un soldat israélien, Assi, dont la famille regarde religieusement la série. Il va lui demander de modifier le scénario. "C'est LA comédie de la sélection, nous en sommes très fiers, s'enthousiasme Christophe Leparc de Cinemed. Les rapports de pouvoir entre les deux héros se transforment en amitié, à coup de situations cocasses, de punchlines, de bons mots et à un comique de situation extraordinaire." Le réalisateur, Sameh Zoabi, a gagné l'Antigone d'or de l'édition 2011 de Cinemed avec *Téléphone arabe*, qui parlait déjà des rapports entre Juifs et Arabes. "Il continue de tracer son sillon, en parlant de ces relations grâce au comique. On en rit, mais cela reste très pessimiste." Le film a d'ores et déjà été acheté par le distributeur français Haut et court. ■

M.B.



PHOTO CINEMED

SIBEL, PORTRAIT FÉMININ

Une Cendrillon des temps modernes... *Sibel* raconte l'histoire d'une femme muette rejetée par son village, qui communique grâce à un sifflement ancestral typique des montagnes de la mer Noire, en Turquie. Elle croise le chemin d'un fugitif qu'elle héberge clandestinement et qui va l'aider à prendre conscience d'elle-même. "C'est un très beau portrait de la condition féminine et de la force de rébellion", estime le directeur de Cinemed, Christophe Leparc. Filmé en pleine nature, le film montre l'éveil de la personnalité de l'héroïne qui, privée de paroles, s'en remet à ses expressions de visage et à ses sifflements. On retrouve derrière la caméra le duo franco-turc Çağla Zencirci et Guillaume Giovanetti, qui s'est spécialisé dans les portraits inattendus (un chef d'entreprise japonais au bord de la folie dans *Ningen*, un adolescent pakistanais transgenre qui rêve de virilité dans *Noor*). ■

M.B.



PHOTO CINEMED

LA CHARGE, UN TABOU SERBE

En 1999, alors que la Serbie est bombardée par l'OTAN, Vlada transporte dans son camion, sans le savoir, les corps des victimes des forces serbes au Kosovo. "Nous découvrons le héros du film au moment où il comprend la nature de sa cargaison. Il comprend la vérité sur lui-même, sur le pays dans lequel il vit et sur la guerre, expliquait le jeune réalisateur Ognjen Glavonic au Point en mai. Je voulais offrir au spectateur la possibilité de se mettre à sa place, de réfléchir à ce qu'il aurait fait." À sept reprises, le Centre national du cinéma serbe a refusé de financer ce film. C'est dire le tabou que représente le sujet. "Le réalisateur ne sait pas si son film sortira dans son pays, ajoute Christophe Leparc de Cinemed. Tout dépend de la réaction du public." Dans ce long-métrage coup-de-poing, tout est suggéré. "Je n'ai jamais vu un film de guerre aussi atroce sans voir des images de massacre. Il vous pénètre petit à petit. On en ressort bouleversés, choqué, interrogatif", juge Christophe Leparc. ■

M.B.



PHOTO CINEMED

"Cyclistes" du Croate Veljko Popovic.